

Rien n'est plus malaisé à circonscrire et à décrire que la notion du fantastique. On s'efforce de l'expliquer en choisissant des détails convaincants dans les arts de tous les temps et de tous les pays, pour attester sa pérennité et son universalité. D'autant plus insaisissable qu'il est plus vieux, né incontestablement avec les premières peurs des hommes qui lui donnent ses premières formes fabuleuses. La peur des gigantesques animaux mythiques entrevus dans les cauchemars et contre lesquels les armes efficaces du chasseur de mammoths sont sans effet ; et la bête monstrueuse ne sera exorcisée de sa secrète puissance diabolique qu'après que la flèche frappant au ventre l'énorme effigie en rouge et noir peinte sur la roche de la grotte aura atteint ce but figuré, que l'homme se sentira délivré de son obsession. La peur de la mort qui fait ensevelir le cadavre sous des pierres magiquement inscrites, ou enroulé dans un tapis, les coudes au corps, les genoux remontés sous le menton, et ficelé assez serré pour lui ôter l'envie de «revenir», ou bien chassé dans l'espace clair, en une fumée à peine moins claire. La peur de cette ombre que talonne la nostalgie de la société des vivants, que le demi-jour des enfers attriste et ennuie, et qui veut reprendre sa vieille place au foyer familial et traîne ses rancunes le long des couloirs des maisons hantées. La peur de la nuit qui rend le voyant aveugle et étrangers les lieux les plus familiers. Et toutes les autres peurs apparentées à celles de la mort et de la nuit, jumelées par la même angoisse, la mi-nuit qui ouvre les boîtes des spectres, les feux follets qui sont des âmes damnées dansant sur les marais. La peur de l'insolite, de l'incongru, comme si le monstrueux gîtait toujours là où cesse l'habituel. La peur de tout ce qui peuple l'immense infinité brumeuse au centre de laquelle notre univers, cette île minuscule... est suspendue, l'appréhension des mondes ignorés, qu'interroge avec plus d'ardeur encore que la science, la science-fiction. Car depuis que Paul Klee(1) a découvert dans un de ses instants de voyance que «le monde que nous habitons n'est pas le seul possible», l'imagination s'est mise à collectionner les plus folles possibilités.

Le fantastique s'esquisse dans l'étonnement et s'achève dans l'épouvante. Les absurdes petits personnages des enfers de Bosch(2) qui coiffent d'un entonnoir leur groin à bec de canard et chaussent d'élégantes bottes leurs moignons de jambes en racines d'arbres morts sont ridicules à faire franchement rire mais, que nous le confessions ou non, ils effraient, et les ludions de Granville(3) inquiètent tout drolatiques qu'ils sont, parce qu'on ne sait jamais ce qui peut rôder de malsain ou de pernicieux derrière les déguisements imbéciles d'un carnaval sous le domino duquel le diable laisse pointer le pied fourchu. Des «monstruosités gracieuses» disait Granville de ses ingénieuses inventions dont son époque méconnut la vaste et secrète méchanceté.

1- Paul Klee (1879-1940), peintre à la fois abstrait et surréaliste à l'imagination particulièrement féconde.

2- Bosch (2<sup>ème</sup> moitié du XV<sup>ème</sup> siècle), peintre et graveur, célèbre pour ses peintures où se mêlent rêve et observation précise.

3- Granville (1803-1847), connu surtout pour ses caricatures politiques féroces. Génie extraordinaire pour réinventer les objets et leur signification.

MARCEL BRION de l'Académie française.  
Quatre siècles de Surréalisme (préface, début.)  
Édition Belfond, Paris, 1973.

## **QUESTIONS**

1) Résumez ce texte en 120 mots à 10% près. Le candidat indiquera à la fin du résumé le nombre de mots utilisés.

2) Commentez, à l'aide notamment des œuvres au programme, la phrase : «depuis que Paul Klee a découvert que «le monde que nous habitons n'est pas le seul possible», l'imagination s'est mise à collectionner les plus folles possibilités.»